
LE FORT BAB-AZOUN

A l'heure où paraîtront ces lignes, il est probable que plus rien ne subsistera du fort Bab-Azoun appelé par les Indigènes *Bordj ras Tafoura*. Son emplacement doit être livré parfaitement nivelé aux acquéreurs de la Société Immobilière qui en est actuellement propriétaire. On en retrouvera le plan dans Boutin (1) et dans les archives du Génie ; quelques photographies en conserveront la silhouette, je vais en résumer l'histoire.

A vrai dire, cet ouvrage était surtout remarquable par sa parfaite conservation, elle provenait de ce qu'on l'avait utilisé comme prison militaire ; d'autre part il était relativement récent, ayant été construit par le Dey Mustapha Pacha. Il avait remplacé un fort de moindre importance « très ancien, dit Devoulx (2), et tombé en ruines ». Je crois ce renseignement discutable, d'abord sa fondation ne remontait qu'à 1661, j'en ai retrouvé la date exacte, ramadhan 1071, correspondant à mai 1661, dans une chronique indigène fort précieuse, malheureusement trop succincte, et en second lieu un événement qui eût causé sa ruine dans les années qui suivirent, jusqu'au règne de Mustapha, c'est-à-dire à une époque où les renseignements historiques sont plus précis qu'au siècle précédent, n'aurait pu passer inaperçu.

Sa position au sud d'Alger et au fond de la baie, le mettait complètement à l'abri des attaques par mer. Il

(1) *Atlas de l'aperçu historique, statistique et topographique sur l'état d'Alger à l'usage de l'armée expéditionnaire d'Afrique*, Paris 1830, planche 5.

(2) *Alger*, par Albert Devoulx, page 116 de la partie inédite.

était, en effet, excessivement dangereux pour un bâtiment voilier de se hasarder au sud du port, là où il n'avait aucun champ devant lui pour gagner la haute mer, si le vent venait à changer, ou simplement à faiblir. C'est bien pour cette raison qu'en 1830 notre flotte dut renoncer à tenter de ce côté une diversion quelconque, qui cependant eût été nécessaire, si le fort l'Empereur avait résisté quelque temps. Je crois donc que Mustapha Pacha qui venait de construire au nord-ouest d'Alger, au dépôt public d'immondices, un nouveau fort qui prit le nom d'*Ez-Zoubia* et aussi de Fort-Neuf, *Bordj djedid*, voulut également compléter la défense sud de la ville par un ouvrage important et croisant son feu avec le fort l'Empereur.

La partie de l'ancienne fortification de ras Tafoura qui subsistait encore en 1830 et formait une batterie demi-circulaire était à l'endroit où passe actuellement le chemin de fer d'Alger à Blida ; son armement se composait de 11 pièces. Boutin (1) fait à ce propos une remarque qui m'avait à première vue, semblé fort juste. Il pensait que cette ancienne batterie masquait les embrasures basses du nouveau fort : après examen du terrain, je suis resté convaincu qu'il existait une différence de niveau suffisante pour permettre un tir supérieur. Déjà la façade occidentale avait des pièces qui tiraient par-dessus les batteries du front Est : ainsi l'approche du rivage était défendue par quatre batteries superposées.

C'est en deçà de cet ancien ouvrage que Mustapha Pacha fit choix d'un terrain pour jeter les fondations du nouveau bordj. Il n'y avait qu'un cimetière, il dut obtenir une décision judiciaire pour le désaffecter, car le sol était habous. Devoulx traduit cet acte *in extenso* ; je crois

(1) *Reconnaissance générale de la ville, des forts et des batteries d'Alger* par le chef de bataillon du génie Boutin. F, 3^e trimestre 1808, ministère de la Marine et des Colonies. Une copie manuscrite de ce document est à la bibliothèque-musée à Alger et porte le n° 52.452 ; le fort Bab-Azoun est cité à la page 20.

superflu de le recopier ici, il porte la date du milieu de Rabia el Ouel 1218 (du 1^{er} au 10 juillet 1803). Il est donc certain que lorsque les terrains de ce quartier seront livrés aux entrepreneurs, on mettra à jour un certain nombre de tombes ; parmi elles se trouvera celle de Ali-Agha assassiné le 14 Djoumadi et-tsani 1082 (18 octobre 1671).

Deux inscriptions font connaître la date de la fin des travaux : l'une inédite, qui n'a été découverte qu'au moment de la démolition, c'est-à-dire récemment, et que nous devons à la vigilance de M. Gsell, directeur du Musée, d'avoir été conservée, nous donne la date de 1218 ; la seconde, qui a été publiée par M. Colin, dans son *Corpus* (1), porte celle de 1219. Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette différence, elle n'est que de quelques jours peut-être : la première inscription grossièrement taillée dans un des blocs du revêtement, serait l'œuvre d'un ouvrier peu habile et qui signait ainsi la fin de son travail ; tandis que la seconde, fort bien gravée sur marbre, est l'œuvre d'un artiste, le Sid Ibrahim Tchakeri, auteur d'inscriptions analogues ; ce serait, si je puis m'exprimer ainsi, la plaque commémorative. Ces matériaux de revêtement, pierres de taille énormes, provenaient des ruines romaines de Matifou qui dépendaient du haouch d'un nommé Ben Dali-bey : ce dernier prétendait descendre du fameux corsaire Ali-Bitchnin ; quant au garnissage de l'intérieur des murs ce n'était que des pierres tufeuses peu résistantes : je l'ai constaté au moment de la démolition ; elles provenaient d'une carrière située à Belcourt, au-dessus du cimetière de Sidi M'hammed.

Les Algériens étaient inhabiles à ces travaux d'extraction de pierres, et employaient des esclaves, surtout des Italiens. Ces malheureux avaient une tâche pénible et

(1) *Corpus des Inscriptions arabes et turques de l'Algérie*, département d'Alger, par G. Colin. Paris, Leroux 1901, page 183.

Revue africaine, 48^e année. N^{os} 232-233 (1^{er} et 2^e Trimestres 1904). 13

dangereuse, il fallait aller vite. Ils foraient des galeries et se servaient de poudre de mine pour faire sauter les roches. Ce spectacle amusait beaucoup le Pacha Mustapha, très amateur, on le sait, de construction; et c'est ici que se place un événement auquel M. de Grammont fait allusion dans son histoire d'Alger (1) et que je tiens de la tradition indigène suffisamment précise pour le règne de Mustapha Pacha. Ce prince était un gros mangeur, il ne pouvait rester plusieurs heures sans prendre de nourriture, ainsi en advint-il tandis qu'il regardait ces travaux. Lui et deux de ses chaouchs se mirent en quête d'une maison qui lui offrirait quelques ressources : ils ne tardèrent pas à apercevoir une femme occupée à cueillir des fèves, on était alors au printemps 1804. Ils l'interpellèrent, mais cette femme dont le mari était absent les reçut assez mal. Ils insistèrent en faisant connaître leur qualité. Sans s'émouvoir beaucoup plus, elle leur répliqua qu'elle n'avait que des pois chiches à leur offrir. Eh bien ! dit le Pacha, ajoutez-y de ces excellentes fèves et du *smen*, beurre fondu. Force lui fut de s'exécuter et le Sultan, paraît-il, se régala. Comme il revenait sur ses pas, il aperçut des janissaires dont la présence était insolite en cet endroit désert, et qui cherchaient à lui couper la retraite. Le Pacha n'hésita pas à crier à l'aide, et mit le sabre à la main, ainsi que ses deux chaouchs. Bientôt assaillis ils se défendaient bravement ; mais les appels avaient été entendus, et les premiers qui arrivèrent furent quatre esclaves dont l'intervention suffit à arrêter cette lutte disproportionnée où le Pacha eut fini par succomber. Ils furent récompensés par la liberté et de l'argent. Mustapha ne retardait ainsi sa mort que de quelques mois ; car il tombait sous les coups des conjurés l'année suivante (30 avril 1805).

(1) *Histoire d'Alger, sous la domination turque* par de Grammont. Paris, Leroux, 1887, page 360.

Voici la description de ce fort au moment où commencèrent les démolitions : je le parcourus en tous sens pour en conserver le souvenir. La porte était sur la façade nord, car celle existant à l'ouest avait été ouverte par nous pour faciliter le dégagement du côté de la route de Constantine. Après l'avoir franchie, on se trouvait sous une voûte assez spacieuse donnant accès sur la grande cour intérieure. On remarquait quatre blocs énormes en forme de bancs, deux à droite deux à gauche, ils servaient de siège aux kobdjis ou portiers-consigne, chargés d'empêcher les Arabes d'entrer dans le fort, comme aussi à la garnison de sortir quand elle était consignée par ordre du pacha ; deux très petites chambres leur servaient de refuge la nuit. Ayant franchi cette voûte on remarquait à droite le plan incliné pavé en dalles et casematé sur toute sa longueur, qui servait à hisser les pièces à l'étage supérieur. On accédait par là sur la terrasse nord, et la première chose qui attirait les regards était une petite construction qui fut appropriée par nous pour servir de logement à un fonctionnaire de la prison, mais qui avant 1830 servait au Bach Toubdji, commandant du fort. Il apercevait ainsi d'une part le fort l'Empereur, et de l'autre le *Bordj Fenar* (Amirauté) avec lesquels il échangeait des signaux. En cas d'attaque son poste était dans un réduit casematé, sis sur la terrasse ouest, mais ayant une ouverture du côté de la mer à l'Est par conséquent. Il dominait ainsi toutes les pièces et jetait ses ordres comme un capitaine à bord de son navire. Au rez-de-chaussée, sous la terrasse Est, une batterie de 17 pièces occupait toute la longueur de cette vaste casemate, et pour faire évacuer la fumée intense qui se produisait durant le tir, on avait pratiqué de loin en loin des cheminées d'appel. Ces cheminées furent transformées en ciels ouverts quand on logea des prisonniers dans ce rez-de-chaussée.

Les casemates du côté ouest n'étaient pas armées ;

elles servaient de logement à la garnison composée en temps normal de 200 canonniers et 100 Youldachs. Une chambre avait été aménagée en mosquée, et le mihrab était en saillie sur la cour; depuis notre prise de possession cette niche avait été ouverte à l'aplomb du mur intérieur, et remplacée par une porte. Tout le rez-de-chaussée sud servait de dépôt de munitions.

Deux citernes contigües, l'une de 295 m. c. et l'autre de 140 m. c. renfermaient la provision d'eau nécessaire à la garnison en cas de siège: elles étaient alimentées par les terrasses légèrement cintrées pour déverser l'eau de pluie à droite et à gauche dans deux caniveaux qui aboutissaient aux citernes; elles se trouvaient entre le rez-de-chaussée et le premier étage, exactement en dessous du logement du bach Toubdji. Elles étaient pour ainsi dire noyées dans la maçonnerie de l'angle N. O., par conséquent du côté où il y avait peu de chances qu'une attaque se produisit: une épaisseur de maçonnerie plus considérable que partout ailleurs les protégeait très efficacement.

J'ai remarqué la très ingénieuse disposition des matériaux qui formaient le glacis des terrasses. Sous des briques sur champ, briques d'un grain très fin et bien cuites, se trouvait une couche de sable de dix centimètres d'épaisseur. On obtenait ainsi une certaine élasticité du glacis, et la chute d'un projectile devait être considérablement amortie avant qu'il ait pu pénétrer dans les œuvres vives de la maçonnerie. Je suis certain que ce procédé est courant dans la construction des réduits casematés, mais j'ai cru devoir le signaler dans une fortification turque datant du commencement du siècle dernier.

Ce fort joua un certain rôle en 1830, en ce sens qu'il empêcha la flotte de prendre les batteries du môle à revers et de seconder l'attaque Ouest dirigée contre le fort l'Empereur: l'entreprise parut impraticable. Il fut le but d'une reconnaissance du reste assez mal conduite,

ordonnée par le général Hurel ; on dut battre en retraite après avoir subi des pertes (1). En résumé, la chute seule du fort l'Empereur amena la reddition d'Alger.

Le fort Bab-Azoun, ces derniers temps, était un marché arabe de charbon de bois ; on y vendait aussi des volailles, des grains ; quelques échoppes s'étaient établies dans le pourtour. C'était à ma connaissance la quatrième étape de ce marché indigène qui bat en retraite devant les constructions nouvelles. Il occupait avant 1830 l'emplacement actuel du théâtre et portait le nom de *Souk el feham*. Les janissaires des casernes du Sud, c'est-à-dire Bab-Azoun et Médée, s'y exerçaient au tir à la cible. Je l'ai connu plus tard place de la Lyre, puis place Bugeaud. Dans l'enceinte du fort Bab-Azoun, on retrouvait ainsi un peu de ce pittoresque, une trace de ce passé qui disparaît rapidement, et dont cette *Revue* renferme les documents les plus nombreux, les plus utiles à consulter.

G. DELPHIN.



(1) Cf. *Histoire de la conquête d'Alger*, par Alfred Nettement, Paris, 1856, p. 424.